

**OCTAVE MIRBEAU, L'INCLASSABLE : CRITIQUE DU
TRIPTYQUE « FAMILLE – ECOLE – EGLISE »**

**OCTAVE MIRBEAU, THE UNCLASSIFIABLE: CRITICISM OF
THE TRIPTYCH "FAMILY – SCHOOL - CHURCH"**

**OCTAVE MIRBEAU, LO INCLASIFICABLE: CRÍTICA DEL
TRÍPTICO "FAMILIA – ESCUELA - IGLESIA"**

Joseph Bernard DZENE EDZEGUE¹

Résumé

Octave Mirbeau traduit les réalités de sa société dérangeant visiblement la classe dirigeante, sur les plans littéraires, esthétiques, politique et social, il accompagne les mutations sociopolitiques. Son œuvre est prise comme une opposition systématique et caustique aux pouvoirs établis. Sa contestation radicale des institutions se manifestent dans le triptyque « Famille – Ecole – Eglise ». Octave dans ses textes se fait passer à l'œil du pouvoir à celle d'œil du peuple. Opposant à un siècle qu'il jugeait oppresseur et corrompu, ce libertaire, individualiste, anticlérical se montre hostile à tout type de pensée ou idéologie dominante. Octave Mirbeau a voulu tout cela à la fois. Comme l'estime Pierre Michel², ce « grand démystificateur » a entrepris de révolutionner le regard de ses contemporains en les obligeant à découvrir les êtres, les valeurs et les institutions, tels qu'ils sont. Pamphlétaire, critique d'art, romancier et auteur dramatique, Octave Mirbeau est le prototype de l'écrivain engagé au sens où l'estimait J.-P. Sartre. Son écriture, une véritable « esthétique de la révélation » et de la dénonciation, remet en question non seulement la société et la morale bourgeoise, mais aussi l'idéologie dominante et les formes littéraires traditionnelles, qui contribuent à anesthésier les consciences. Les œuvres de Mirbeau sont perçues comme l'expérience d'une profondeur socio-politique (Le Jardin des supplices), morale (Le Journal d'une femme de chambre), psychologique (Les 21 jours d'un neurasthénique). Les œuvres de Mirbeau font de lui un polémiste écrivain inclassable avec une plume novatrice et provocatrice. Il trouvera que le

¹ edzegson01@yahoo.fr, Université de Ngaoundéré, Cameroun.

² Michel, P., *Les combats politiques de Mirbeau*, Librairie Séguier, Paris, 1990, p. 5.

travail agaçant et oppressif et écrasant des âmes et des vies, initié par la famille, se poursuivant à l'école est consacré par une Eglise catholique répandant des « superstitions abominables » pour « enchaîner » l'esprit des enfants et « mieux dominer l'homme plus tard » (Dans le Ciel). La religion catholique, en effet, sanctifierait la souffrance et le sacrifice et inculquerait un sentiment de culpabilité, premières étapes vers la soumission des êtres. La tonalité pamphlétaire des articles réservés à la critique dogmatique parus dans la presse permet de modaliser le mode d'expression de la contestation. Elle permet donc de se poser les questions sur les modalités du pouvoir.

Mots clés : Famille, école, démystification, déshumanisant, littérature du salut

Abstract

Octave Mirbeau translates the realities of his society visibly disturbing the ruling class, literary, esthetic, political and social, it accompanies socio-political changes. His work is taken as a systematic and caustic opposition to established powers. His radical challenge to institutions is manifested in the triptych "Family - School - Church". Octave Mirbeau in his texts is passed to the eye of power to that of the eye of the people. Opposing a century, he considered oppressive and corrupt, this libertarian, individualist, anticlerical is hostile to any type of thought or dominant ideology. Octave Mirbeau wanted all this at once. As Pierre Michel believes, this "great demystified" has begun to revolutionize the eyes of his contemporaries by forcing them to discover beings, values and institutions, as they are. Pamphleteer, art critic, novelist and playwright, Mirbeau is the prototype of the committed writer in the sense estimated by J.-P. Sartre. His writing, a veritable "aesthetic of revelation" and denunciation, challenges not only bourgeois society and morality, but also the dominant ideology and traditional literary forms that contribute to anesthetize consciences. Mirbeau's works are perceived as the experience of a socio-political depth (The Garden of Punishment), moral (The Diary of a Chambermaid), psychological (The 21 days of a neurasthenic). Mirbeau's works make him a controversial unclassifiable writer with an innovative and provocative pen. He will find that the agonizing and oppressive and overwhelming work of souls and lives, initiated by the family, continuing at school is consecrated by a Catholic Church spreading "abominable superstitions" to "enchain" the minds of children and "better to dominate the man later "(In the Sky). The Catholic religion, indeed, would sanctify suffering and sacrifice and inculcate a feeling of guilt, the first steps towards the submission of beings. The pamphleteer's tone of the articles reserved for the dogmatic criticism published in the press makes it possible to modulate the mode of expression of the contestation. It thus makes it possible to ask the questions on the modalities of the power.

Keywords: Family, school, church, dehumanizing, literature of salvation

Resumen

Octave Mirbeau traduce las realidades de su sociedad perturbando visiblemente a la clase dominante, literaria, estética, política y social, acompaña los cambios sociopolíticos. Su trabajo se toma como una oposición sistemática y

cáustica a los poderes establecidos. Su desafío radical a las instituciones se manifiesta en el tríptico "Familia - Escuela - Iglesia". Octave en sus textos se pasa al ojo del poder al ojo del pueblo. Al oponerse a un siglo que consideraba opresivo y corrupto, este libertario, individualista y anticlerical es hostil a cualquier tipo de pensamiento o ideología dominante. Octave Mirbeau quería todo esto a la vez.

Como Pierre Michel cree, este "gran desmitificador" ha comenzado a revolucionar los ojos de sus contemporáneos al obligarlos a descubrir los seres, los valores y las instituciones, tal como son. Folleto, crítico de arte, novelista y dramaturgo, Mirbeau es el prototipo del escritor comprometido en el sentido estimado por J.-P. Sartre. Su escritura, una verdadera "estética de revelación" y denuncia, desafía no solo la sociedad y la moral burguesa, sino también la ideología dominante y las formas literarias tradicionales, que contribuyen a anestesiar las conciencias. Las obras de Mirbeau se perciben como la experiencia de una profundidad sociopolítica (El jardín del castigo), moral (El diario de una camarera), psicológica (Los 21 días de un neurasténico). Las obras de Mirbeau lo convierten en un escritor controvertido inclasificable con una pluma innovadora y provocativa. Descubrirá que el trabajo molesto y opresivo y abrumador de las almas y las vidas, iniciado por la familia, que continúa en la escuela, está consagrado por una Iglesia Católica que difunde "supersticiones abominables" para "encadenar" las mentes de los niños y "mejor dominar al hombre más tarde" (en el cielo). La religión católica, de hecho, santificaría el sufrimiento y el sacrificio e inculcaría un sentimiento de culpa, los primeros pasos hacia la sumisión de los seres. El tono de panfleto de los artículos reservados para la crítica dogmática publicados en la prensa hace posible modular el modo de expresión de la protesta. Nos permite hacer preguntas sobre las modalidades de poder.

Palabras clave: Familia, escuela, desmitificación, deshumanización, literatura de salvación

Introduction

En considérant Mirbeau comme un peintre de la société française, qui s'appuie largement sur le discours descriptif, il convient d'observer chez lui le passage d'observations individuelles à des observations à caractère social en relevant les métaphores qui traduisent les réalités de sa société. Dérangeant visiblement la classe dirigeante, sur les plans littéraires, esthétiques, politique et social, Octave Mirbeau accompagne les mutations sociopolitiques de son époque. Son œuvre peut être comprise comme une opposition systématique et caustique aux pouvoirs établis à son époque. Sa contestation radicale des institutions se manifestent dans le triptyque « Famille – Ecole – Eglise ». Pour lui, ces institutions compriment et déshumanisent la personne dès sa naissance.

Dans son œuvre *Dans le Ciel* (1892-1893), l'homme est réduit au statut de « croupissante larve ». Incorrect, inclassable de façon littéraire, culturel et politique, il ne s'adaptait pas et faisait fi des théories et des écoles. Dans ses textes, Octave Mirbeau passe de la stature de *l'œil du pouvoir à celle d'œil du peuple*. Opposant à un siècle qu'il jugeait oppresseur et corrompu, ce libertaire, individualiste, anticlérical se montre hostile à tout type de pensée ou idéologie dominante.

L'écrivain journaliste rebelle

Octave Mirbeau est un écrivain paradoxal, il conteste le principe de la littérature et de tous les genres littéraires. Il considère qu'elle est faite de mots et véhicule le mensonge. Octave Mirbeau a voulu tout cela à la fois. Comme l'estime Pierre Michel¹, ce « grand démystificateur » a entrepris de révolutionner le regard de ses contemporains en les obligeant à découvrir les êtres et les choses, les valeurs et les institutions, tels qu'ils sont. Il est le prototype de l'écrivain engagé au sens où l'estimait J.-P. Sartre. Son écriture, une véritable « esthétique de la révélation » et de la dénonciation, remet en question non seulement la société et la morale bourgeoises, l'économie capitaliste, mais aussi l'idéologie dominante et les formes littéraires traditionnelles, qui contribuent à anesthésier les consciences et à donner de la condition et de la société une vision faussement véridique et réductrice.

Les œuvres de Mirbeau sont perçues comme l'expérience d'une profondeur socio-politique (*Le Jardin des supplices*), morale (*Le Journal d'une femme de chambre*), psychologique (*Les 21 jours d'un neurasthénique*), etc. C'est donc au niveau d'une intériorité de l'homme ou de la société que les romans de Mirbeau se définissent ; à quoi correspond par conséquent une mission de fouille et d'extraction qui lui confère une fonction endoscopique ou archéologique.

Mirbeau sera méprisé par les milieux académiques. Il a été condamné aux culs de basses fosses de la littérature pour ses incorrections politiques et culturelles, sans qu'on prenne en considération ses combats esthétiques, littéraires et politiques.

La représentation des forces qui oppriment l'individu sera plus ou moins ostensible. L'écrivain dans la préface d'*Un an de*

¹ Michel, P., <http://mirbeau.asso.fr/justicier.htm>.

caserne (1901), l'armée, « sous le prétexte fallacieux d'apprendre à servir son pays, n'apprend que le crime, et qu'il n'est beau que de voler, piller, tuer ... détruire quelque chose ou quelqu'un, n'importe quoi, n'importe qui ... pourvu qu'on détruise au nom de la patrie »² La tonalité pamphlétaire des articles réservés à la critique dogmatique parus dans la presse permet de modaliser le mode d'expression de la contestation.

Le récit d'enfance : un conte de fées paradoxal

Octave Mirbeau n'a pas eu d'enfants, sans qu'il soit possible, faute de témoignages, de savoir s'il s'agit d'une volonté délibérée ou seulement d'une impossibilité, l'un, d'ailleurs, n'empêchant pas l'autre. Mais la vision démythificatrice qu'il donne de l'enfance est tellement noire que l'hypothèse d'une volonté arrêtée de ne pas « infliger la vie »³ à un nouveau condamné à mort semble tout à fait plausible : force est de reconnaître que sa conception tragique de la condition humaine, sa remise en cause radicale de la société de son temps et de toutes ses institutions oppressives et aliénantes, ainsi que son pessimisme foncier sur la nature humaine, n'étaient guère de nature à l'encourager dans une aventure parentale à hauts risques. Est-il possible d'être un « bon parent » dans les conditions existentielles et sociales contre lesquelles il n'a cessé de se révolter ? Loin d'être la période la plus heureuse de la vie, et *a fortiori* l'âge d'or popularisé par la littérature bien-pensante et aseptisée, l'enfance telle que la perçoit Mirbeau est un douloureux parcours du combattant. Le petit homme se trouve, dès son plus jeune âge, confronté à un monde d'adultes, le plus souvent larvisés, où règnent l'égoïsme, l'indifférence, la bêtise, l'ignorance et la cupidité, avec des variantes selon les milieux, bien sûr, mais bon nombre des souffrances qu'il va devoir endurer sont globalement les mêmes dans toutes les classes sociales, car la plupart des parents transmettent à leurs enfants le « legs fatal » de leur propre conditionnement et de leur propre misère intellectuelle, affective et sexuelle. Ils ont aussi une fâcheuse tendance à ne voir en l'enfant qu'une charge et qu'un souci, dont ils se désintéressent, et, pour peu qu'ils ne puissent

² Préface de Mirbeau à *Un an de caserne* (1901), de Louis Lamarque, *alias* Eugène Montfort.

³ Cipriani, F., Sébastien Roch : *roman d'enfance ou de formation?*, in *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 15, 2008, pp. 34-53.

assumer la charge d'une bouche de plus à nourrir, les plus misérables n'hésitent pas à recourir à l'infanticide, en guise de contrôle des naissances, comme dans le pauvre hameau percheron de La Boulaie Blanche :

Dans la terre, sous les bouleaux et les pins, au fond des puits, parmi les cailloux et le sable, vous verrez plus d'ossements de nouveau-nés qu'il n'y a d'ossements d'hommes et de femmes dans les cimetières des grandes villes... Allez dans toutes les maisons, et demandez aux hommes, les jeunes et les vieux, demandez-leur ce qu'ils ont fait des enfants que leurs femmes portèrent !...⁴

Les parents, quelle que soit leur bonne volonté, sont en effet complètement incompétents pour pouvoir éduquer leurs propres enfants – et les professeurs, d'après Mirbeau, le sont tout autant pour ceux des autres ! Avec la complicité des « pétrisseurs d'âmes »⁵ que sont les prêtres, ils s'emploient tous à qui mieux mieux à les badigeonner de « préjugés corrosifs » et à leur inculquer des superstitions stupides ou des connaissances rébarbatives qui détruisent à la racine leur curiosité intellectuelle. Rousseauiste, Mirbeau considère au contraire qu'il faudrait traiter l'enfant comme un enfant, qui a besoin de jouer, de s'épanouir physiquement et de faire ses gammes, jusqu'à un âge où il pourra se préparer à la fois à l'acquisition de connaissances utiles à son épanouissement intellectuel, à l'apprentissage d'un métier et à l'exercice de ses responsabilités sociales, comme dans l'orphelinat de Cempuis dirigé par Paul Robin (*Le Journal*, 9 septembre 1894). Dans la continuité de Baudelaire, il a aussi tendance à penser que tout enfant possède un génie potentiel, mais que seuls ceux qui résistent au laminage par la sainte trinité de la famille, de l'école et de l'Église, au premier chef les artistes, préservent la capacité de jeter sur les choses un regard vierge, comme le tout jeune enfant : « Ah ! Combien d'enfants qui, compris et dirigés, seraient de grands hommes peut-être s'ils n'avaient été déformés pour toujours par cet effroyable coup de

⁴ *Ibidem.*

⁵ Michel, P., *Mirbeau et le poison religieux*, in *L'Anjou laïque*, Angers, Février 2006 ; Mirbeau, O., *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990.

pouce au cerveau du père imbécile ou du professeur ignorant ! »⁶ (*Le Calvaire*, 1886, p.28). Ce qu'on nomme « éducation » n'est plus alors qu'une déformation, quand ce n'est pas carrément ce qu'il appelle le « meurtre d'une âme d'enfant » (*Sébastien Roch*, 1890, p.45). Dans ces conditions, l'ennui, la solitude et la frustration constituent, pour la plupart des enfants, leur pain quotidien. Et, quand commencent, à la puberté, les premiers désirs vagues et qu'ils expérimentent les premiers plaisirs solitaires, les interdits et les tabous, qui pèsent notamment sur la masturbation, contribuent à les culpabiliser dangereusement et à leur infliger un refoulement contre-nature, dont se plaint amèrement l'abbé Jules.

Mirbeau ne cède pas pour autant à la tentation, trop facile, d'idéaliser les enfants. Car, même s'ils sont potentiellement porteurs de grandes espérances, ils vivent dans une société qui, dès leurs premières années, a commencé son travail de décervelage et de corruption. Très vite les enfants tendent à être conditionnés à devenir de parfaites répliques de leurs parents et à se révéler aussi stupides et aussi féroces que les adultes, à l'instar du jeune Jules Dervelle, dans *L'Abbé Jules* (1888), auteur d'une bien cruelle farce jouée à sa sœur, qu'il force à avaler toute une bouteille d'huile de foie de morue, ou des collégiens de Vannes, fils de nobliaux prêts à infliger les pires avanies au pauvre roturier Sébastien Roch, dans le texte éponyme.

L'école en question : critique de l'échec dans le système scolaire

Pour un libertaire comme Mirbeau, l'école a toujours été une préoccupation majeure. D'abord, parce qu'il a gardé de son passage chez les jésuites de Vannes un souvenir traumatisant aux conséquences ineffaçables, qui ne cesseront plus d'alimenter sa colère ; ensuite, parce qu'il a toujours été convaincu de l'importance décisive de l'enjeu scolaire, car c'est avec les enfants d'aujourd'hui que l'on façonnera, peut-être, les citoyens lucides de demain, ou, au contraire, que l'on continuera de fabriquer de « croupissantes larves » : « La base de tout, dans un État, c'est l'instruction de l'enfant »⁷.

⁶ Seveno, A-L., *L'Enfance dans les romans autobiographiques de Mirbeau : démythification et démystification*, in *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 160-180.

⁷ Michel, P., *Mirbeau et l'école – De la chronique au roman, Vallès-Mirbeau - Journalisme et littérature*, in *Autour de Vallès*, n° 31, 2001, pp. 157-180.

Pour lui, ce que l'on appelle « éducation » – peut-être par antiphrase – n'est en réalité qu'un abrutissant bourrage de crânes et un apprentissage de préjugés corrosifs. Et l'école, loin d'être un espace d'enrichissement intellectuel et d'épanouissement individuel, est un lieu d'enfermement et de compression inhumaine de tous les besoins naturels de l'enfant : « Il y a quelque chose de plus triste que la porte d'une prison, c'est la porte d'un collège, quand, les vacances finies, elle se referme sur vous, emprisonnant pour une année votre liberté cabriolante de jeune gamin » (« Pauvres potaches », *Le Gaulois*, 4 octobre 1880). Et, de fait, c'est comme une prison qu'apparaît le collège de Vannes aux yeux du petit Sébastien Roch, avec sa « pierre grise », ses « espaces carrés en forme de cloître uniformément enclos de hauts bâtiments d'une tristesse infinie », avec des pions, qui, du haut de leur chair, « vous regarde[nt] sournoisement derrière une fortification de livres », et des professeurs dont l'unique fonction semble être de tout interdire de ce qui est beau et enrichissant : la poésie, les livres, le style, et même le rêve. On comprend que le jeune Octave de 14 ans ait parlé d'« enfer » et qu'il n'ait cessé par la suite de plaindre les « pauvres potaches », victimes de « l'orthopédie de l'esprit à laquelle on soumet les natures les plus saines » (« La Rentrée des classes », *Le Gaulois*, 7 octobre 1879). Il en a illustré les résultats dans son roman *Sébastien Roch* (1890)⁸, où le héros éponyme subit un double viol, de l'esprit et du corps, et en subit l'ineffaçable et mortifère « empreinte ».

Comme si leur unique objectif était de tuer l'homme dans l'enfant, les professeurs s'emploient à susciter chez leurs élèves l'ennui et le dégoût, afin d'être bien sûrs que rien ne subsistera de leurs potentialités intellectuelles ni de leur personnalité. Les programmes scolaires accordent la priorité à une langue morte, le latin, et à une littérature du passé, que rien ne vient revitaliser, d'où un très vif sentiment d'inutilité, que ressent Sébastien : « Une fois ses devoirs bâclés, ses leçons récitées, il ne lui en restait rien, dans la mémoire, qui le fit réfléchir, rien qui l'intéressât, le préoccupât ; rien, par conséquent, ni formes, ni idées, ni règles, qui se cristallisât au fond de son appareil cérébral ; et il ne demandait pas mieux que de les oublier. C'était, dans son cerveau, une suite de heurts paralysants,

⁸ Michel, P., *Sébastien Roch, ou le meurtre d'une âme d'enfant*, introduction à *Sébastien Roch*, Éditions du Boucher, 2003, pp. 3-24 ;

une cacophonie de mots barbares, un stupide démontage de verbes latins, rebutants, dont l'inutilité l'accablait. » Quant à l'histoire, elle se réduit à une morne et abrutissante propagande : « On le gorgeait de dates enfuies, de noms morts, de légendes grossières, dont la monotone horreur l'écrasait. ». Il en résulte le plus souvent une « indigestion », qui participe efficacement de la crétinisation programmée.

Il y a l'horrible et inhumaine compression de l'être humain à la plus belle période de son développement et de son efflorescence. [...] Vers l'âge de quatorze ans, l'homme s'éveille dans l'enfant. Il lui faudrait le grand air, la culbute dans les champs, en plein soleil. Cela créerait un "déversoir" à ce trop-plein de vie qui se manifeste en lui. [...] Au lieu de cela, les rêves se développent en liberté entre quatre murs noircis d'encre pendant que le professeur lit Xénophon d'une voix somnolente à ses auditeurs somnolents ; ils se donnent carrière à l'étude, en récréation, au dortoir nu et maussade » (« L'Éducation sentimentale », *L'Événement*, 12 avril 1885). C'est précisément en mettant à profit les « rêves » imprécis et généreux du jeune Sébastien et en l'énervant par un « continuel fracas d'images enfiévrées » que l'infâme père de Kern parvient à séduire l'adolescent candide et ignorant, justement âgé de quatorze ans. Le résultat d'une semblable "éducastration" qui vise à déformer et à tuer « les âmes d'enfants »⁹, ce sont des êtres dénaturés et dépersonnalisés, inaptes à la vie de l'esprit et du corps, mais adaptés aux besoins d'une société misonéiste et niveleuse, où le conformisme est impératif et où la pensée est perçue comme une menace pour le désordre établi. Seuls résistent quelques enfants dotés d'une forte personnalité, qui se manifeste par le refus de l'école : « Cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître. »¹⁰ Cette supériorité est attestée par les artistes créateurs qu'admire Mirbeau et qui, tous, ont été en rupture avec l'institution scolaire.

⁹ Mirbeau, O., *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990.

¹⁰ Michel, P., *Sébastien Roch, ou le meurtre d'une âme d'enfant*, introduction à *Sébastien Roch*, Éditions du Boucher, 2003, pp. 3-24.

La haine de la religion

Pour être passé entre les mains des « pétrisseurs d'âmes » que sont les jésuites, et en avoir conservé durablement ce qu'il nomme « l'empreinte », Octave Mirbeau n'a cessé de dénoncer le danger représenté par les religions en général et le catholicisme romain en particulier. Athée sans concessions, matérialiste conséquent, libertaire individualiste, il a toujours vu dans les religions un poison à extirper, dans le cléricalisme un pouvoir délétère à renverser et dans la prétendue « morale » contre-nature imposée par les prêtres une hypocrisie à dévoiler et une oppression à éliminer impérativement. Au cours des siècles de luttes entreprises par les esprits libres pour libérer la pauvre humanité de l'aliénation religieuse et de « l'omnipotente et vorace consolation du prêtre », selon la formule de Mirbeau au début de *Sébastien Roch* (1890)¹¹, les angles d'attaque ont été nombreux. Dans la continuité des philosophes des Lumières, il n'a pas manqué de les varier.

Mirbeau évoque, pour les stigmatiser, toutes les horreurs commises par les fanatiques de toute obéissance et, au premier chef, des catholiques, pour qui seule comptait la vérité prétendument révélée, au nom de laquelle, en toute bonne conscience, ils se sont octroyé le droit de torturer, de supplicier, de brûler et de massacrer sur une vaste échelle. Leur dieu, loin d'être un dieu "d'amour" comme le soutiennent les chrétiens, se révèle en pratique n'être qu'un « maniaque et tout-puissant bandit », qui ne se plaît « qu'à tuer » et qui « s'embusque derrière un astre pour brandir sa foudre d'une main et son glaive de l'autre », comme le découvre avec horreur le petit Sébastien Roch jeté en pâture aux jésuites. La seule religion qui, selon lui, ne saurait susciter le fanatisme est le bouddhisme, du moins tel qu'il le présente dans ses *Lettres de l'Inde* de 1885 à travers le sage cinghalais Sumangala, mais, à l'en croire, il s'agirait en fait d'une forme d'athéisme.

Un autre angle d'attaque, tout aussi classique, consiste à ne voir dans les religions en général qu'un « opium du peuple », selon la formule la plus reprise de Karl Max¹², que des impostures imaginées par des ambitieux sans scrupules, avides de pouvoir, pour assurer leur

¹¹ Michel, P., *Mirbeau et le poison religieux*, in *L'Anjou laïque*, Angers, février 2006 ; Mirbeau, O., *Sébastien Roch*, Charpentier, 1890.

¹² Cf. Marx, K., *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843.

main-mise sur le monde et acquérir à bon compte respect, prestige, pouvoir, prébendes et richesses. À côté des fanatiques, il y a des « fripons », selon le mot affectionné par Voltaire, qui les manipulent et qui exploitent l'inépuisable gisement de la bêtise, de l'ignorance, de la naïveté, telle celle de Sébastien Roch, et aussi de l'espérance chevillée au cœur des hommes, pour leur faire croire et leur vendre n'importe quoi, comme le rappelle Isidore Lechat : « Elle [l'Église catholique] n'a pas que des autels où elle vend de la foi... des sources miraculeuses où elle met de la superstition en bouteille... des confessionnaux où elle débite de l'illusion en toc et du bonheur en faux » (*Les affaires sont les affaires*, 1903, acte III, scène 2). Dès ses lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois, Mirbeau tourne en dérision des superstitions toutes justes bonnes « pour des pensionnaires de Charenton » et se moque de la « friperie » des cérémonies carnavalesques de « cette Arlequinade constituée qu'on nomme la religion »¹³ (3 juin 1869). Il stigmatise aussi régulièrement l'hypocrite charité chrétienne (cf. la notice Charité), qui prétend se substituer à la justice sociale et qui n'est bien souvent qu'un odieux *business* (voir notamment sa grande comédie *Le Foyer*, 1908).

Aussi a-t-il souhaité ardemment une radicale séparation des Églises et de l'État et une politique de totale laïcisation de l'enseignement. Mais il a été bien déçu par la loi de Séparation concoctée par Aristide Briand, qui se contentait de séparer la sphère publique et la sphère privée, la République et l'Église, tout en laissant aux « pourrisseurs d'âmes » le droit de poursuivre en toute impunité leur manipulation des esprits. Pour Mirbeau, en effet, il ne suffit pas de dénoncer le cléricalisme, c'est-à-dire le pouvoir des prêtres et leur ingérence dans les affaires de la cité : il convient de s'attaquer à la racine du mal, c'est-à-dire aux croyances religieuses elles-mêmes, « ces superstitions abominables par quoi on enchaîne l'esprit de l'enfant pour mieux dominer l'homme plus tard » et qui sont un poison pour l'esprit et pour le corps : elles contribuent à anéantir tout esprit critique, à anesthésier la sensibilité, à refouler dangereusement les besoins sexuels les plus sains, à distiller un indéracinable sentiment de culpabilité, bref à transformer des êtres humains susceptibles d'intelligence et d'épanouissement en un troupeau de « croupissantes larves ».

¹³ Cf. Mirbeau, O., *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Le Limon, 1989.

Conclusion

À l'oppression institutionnelle, Mirbeau est souvent tenté d'opposer une vision rousseauiste d'un état resté plus proche de la nature, où l'enfant pourrait gambader librement, épanouir ses potentialités et satisfaire ses envies naturelles sans contraintes, à l'instar du jeune Sébastien Roch avant que son père ne le sacrifie sur l'autel des jésuites de Vannes. Mais il serait erroné de ne voir en lui qu'un disciple falot de Jean-Jacques. Certes, il y a bien, dans son œuvre, un personnage exceptionnel qui se réfère à l'auteur de l'*Émile* et qui essaie de mettre en œuvre, à sa manière, les principes de « l'éducation négative » préconisée par Rousseau jusqu'à l'âge de douze ans : c'est l'abbé Jules du roman homonyme de 1888. Considérant que tout être humain est capable de sentir bien avant de penser, et que, dans la perspective empiriste et sensualiste de Locke et de Condillac, nos pensées ne sont jamais que des stades plus sophistiqués de sensations qui ont été combinées et traitées, Jean-Jacques et Jules accordent la priorité à l'épanouissement physique de l'enfant, qui, avant d'acquérir des connaissances livresques, doit donc développer librement son corps, sa sensibilité, son sens de l'observation et toutes ses dispositions naturelles. Ils se méfient comme de la peste des livres, qui ne font qu'abrutir, énerver et inquiéter.

Mirbeau, ce pédagogue idéal parvient à former des êtres complets : non seulement des esprits sains, non gavés de connaissances inutiles, dans des corps physiologiquement et sexuellement sains, selon l'idéal gréco-romain, ce qui est déjà beaucoup ; mais surtout ce qu'il appelle de « vrais hommes et de vraies femmes », c'est-à-dire des individus dotés d'une personnalité unique, d'une éthique élevée et d'une conscience civique, en même temps que d'une habileté manuelle qui leur garantisse un métier et qui ennoblisse leur existence.

Corpus

Mirbeau, O., *Les 21 jours d'un neurasthénique*, Fasquelle, 1901

Mirbeau, O., *Le Journal d'une femme de chambre*, Gallimard, coll. «Folio», 1984

Mirbeau, O., *Le Jardin des supplices*, Gallimard, coll. « Folio », 1988

Bibliographie

Ouvrages

Herzfeld, C., *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 2001

Lair, S., *Octave Mirbeau l'iconoclaste*, L'Harmattan, 2008

Lemarié, Y., et Michel, P., (sous la direction de), *Dictionnaire Octave Mirbeau*, Lausanne, L'Âge d'Homme, février 2011

Lloyd, C., *Mirbeau's fictions*, Durham University Press, 1996

Michel, P., *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995

Michel, P., *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'université d'Angers – Société Octave Mirbeau, 2001

Michel, P., *Octave Mirbeau*, Les Acharnistes, 2007

Tartreau-Zeller, L., *Octave Mirbeau, une critique du cœur*, Presses du Septentrion, 1999

Revue

Cahiers naturalistes, numéro spécial *Octave Mirbeau*, sous la direction de Pierre Michel et Jean-François Nivet, 1990

Autour de Vallès, numéro spécial *Vallès - Mirbeau, journalisme et littérature*, sous la direction de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, 2001

Octave Mirbeau, romancier, dramaturge et critique, n° spécial de *Littératures*, n° 64, sous la direction de Pierre Glaudes, Presses Universitaires du Mirail, avril 2012